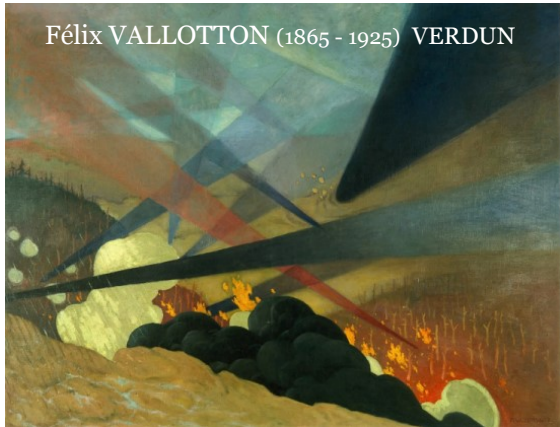


Recquignies dans les guerres mondiales

Lundi 11 novembre 1918 : armistice, victoire et plus de trente hommes morts dans la commune (suite et fin)

Texte de Jérôme Canny

L'année de Verdun ne voit pas de pic de mortalité pour les soldats venus de Recquignies. La guerre est désormais totale et industrielle, mais pas dans les usines de Recquignies occupé. La tactique privilégiée désormais la défensive. Mais Erich



Félix VALLOTTON (1865 - 1925) VERDUN

Von Falkenhayn décide d'ordonner une offensive, après les combats de 1915 en Champagne et en Artois. Ce sera un échec et avant sa mort en 1922 l'officier allemand lancera l'idée qu'il a voulu « saigner à blanc l'armée française ». Plusieurs hommes de Recquignies y trouvent la mort.

Omer Courtin naît en 1883. Il perd la vie le premier jour de l'offensive allemande le 21 février 1916. L'histoire par en haut rejoint toujours l'histoire par en bas. Ce caporal de trente-trois ans tombe dans le bois de Ville Herbebois, près du village d'Ornes, dans la Meuse. Il était en première ligne, au Nord de Verdun. Ce jour-là, il gèle et il a neigé la veille. Sans doute a-t-il été tué par un obus Krupp ou Skoda dans les premières heures. Des fantassins allemands suivront, cette fois avec des lance-flammes. Cette hyperbataille coûte au final la vie à près d'un million d'hommes des deux camps. Le ravitaillement sur l'unique route, la « voie sacrée », l'engagement

de toutes les unités françaises jusqu'en novembre 1916, l'adoption par le général Pétain d'une tactique défensive permettent à l'armée de la République de résister. Pétain choisira de moins résister en 1940, mais c'est une autre histoire.

Un autre soldat du 164^{ème} régiment d'infanterie connaît un destin encore plus terrible. **Désiré Hiroux**, né à Elesmes en 1884. Cet homme choisit en effet de se suicider en avril 1916. Il n'a que trente-deux ans. Pas de pension ni de décoration. Il meurt alors qu'il est à Viry-Châtillon, dans l'Essonne. Séjourne-t-il dans un hôpital militaire ? Il est déclaré « non mort pour la France ». Heureusement, il a été choisi d'inscrire son nom sur le monument aux morts. Après tout, n'a-t-il pas combattu loyalement pendant près de deux ans ? A-t-il été gravement blessé à Verdun ? Est-il alors soigné dans un hôpital ? A-t-il été blessé à la face, n'acceptant pas d'être une « gueule cassée », comme dans le roman de Marc Dugain « *La chambre des officiers* » ?

Nom	HIRoux	
Prénoms	Désiré Joseph	
Grade	Soldat	
Corps	164 ^{ème} Régiment d'Infanterie	
N°	05049	au Corps. — Cl. 1904
Matricule.	1272	au Recrutement d'Evreux
Décédé le :	14 Avril 1916	
à	Viry Châtillon (Essonne)	
Genre de mort	Suicide	

Quatre mille combattants se donnent la mort en 14-18. Les témoins parlent d'un « symptôme » et même d'une « épidémie » qui touche surtout les territoriaux, déjà installés dans leur vie. Le passage à l'acte ne s'effectue pas en première ligne, mais souvent à l'arrière. Le parcours de cet homme montre l'importance des blessures psychiques chez les soldats. Pris sous le feu continu, intense, pendant des jours et des nuits, les combattants sont victimes de ce que les Anglais appellent le « shell shock », en français l'obusite. A l'époque napoléonienne, on disait « touché par le souffle du boulet ». A cause de la puissance des explosions qui fait trembler la terre, de la peur de mourir enseveli, pulvérisé ou disparu, du stress au combat, de la mort de leurs camarades, des hommes pourtant indemnes physiquement deviennent inaptes au combat. Les officiers craignent les simulateurs. La médecine militaire n'a pas encore pris suffisamment en compte l'aspect mental des traumatismes. Freud n'est pas si ancien. Surtout, l'objectif est de remettre ces hommes traumatisés sur pied le plus vite possible. L'armée est hantée par le manque de soldats. Ainsi le remède principal administré aux soldats touchés par ce mal consiste en des électrochocs. Peu efficace, cette médecine pense que la fée électricité peut soigner la psyché. Non guéris, les soldats sont donc suspectés par



Infirmiers et soldats ayant besoin de soins dans une infirmerie

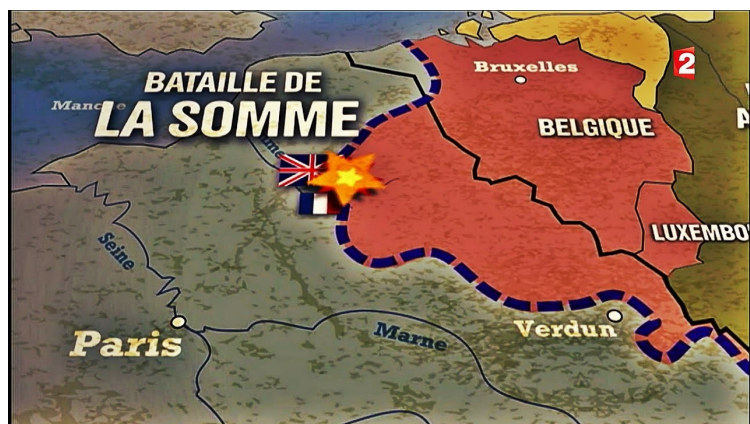
la hiérarchie militaire de poursuivre leur simulation hypocrite et déloyale. Vus comme de faux malades, ils sont rendus responsables de leurs séquelles.

De nombreux anciens combattants témoignent de leurs cauchemars pendant l'ensemble de leur vie d'après 1918.

Un autre jeune homme de vingt-cinq ans n'a pas les honneurs d'être « mort pour la France ». Oscar Legrand naît à Recquignies en 1888. Il est sergent et sert comme canonnier au 61^{ème} régiment d'artillerie. Après vingt-et-un mois de bons et loyaux services, sa tuberculose s'est aggravée au service. Alors qu'il est hospitalisé à Paris, à l'hôpital militaire Villemin, il expire des suites de maladie. La patrie décide qu'il n'a pas suffisamment mérité les honneurs. « Non mort pour la France ». Sa famille n'aura donc aucune pension pour compenser cette perte. Sa petite patrie est plus généreuse pour lui rendre hommage en inscrivant son nom dans la pierre.

Georges Descamps naît à Pont-sur-Sambre en 1882. Il devient pharmacien et il est incorporé dans le 328^{ème} régiment d'artillerie dès 1914. Il devient officier de santé. Au total 2138 pharmaciens sont mobilisés et quittent leur officine. Cet officier de santé est tué à l'ennemi le 25 juillet 1916 dans l'Aisne, à Brécy près de Villers-sur-Fère. Il a trente-quatre ans. L'un des 321 pharmaciens « Mort pour la France » habitait Recquignies.

1916, Français et Britanniques dans la bataille de la Somme



Deux autres Réchigniens connaissent un destin étonnamment parallèle. **Pierre Fourmoy** et **Joseph Charlot** ont moins d'un an d'écart. Le premier est né en 1890, le second en 1891 aussi à Recquignies. Ils habitent sans doute Rocq puisque leurs noms sont inscrits deux fois : sur le monument de Recquignies ainsi que sur la plaque commémorative devenu monument ensuite à Rocq. Autre point commun, ils appartiennent au même régiment, le plus représenté parmi les morts locaux : le 91^{ème} d'infanterie. C'est pourquoi ils combattent ensemble dans la Somme, aux côtés des Britanniques depuis le 1^{er} juillet 1916. Ils ont été témoins du jour le plus meurtrier dans la guerre. Vingt mille morts en vingt-quatre heures. Pierre Fourmoy est sous-lieutenant, tandis que Joseph Charlot est caporal. Nous imaginons qu'ils souhaitent montrer l'exemple à leurs hommes au moment de l'assaut du bois de Saint-Pierre Vaast en octobre 1916 en partant devant. Pierre Fourmoy est tué à l'ennemi le 7 octobre, tandis que Joseph Charlot est fauché le 8 octobre.

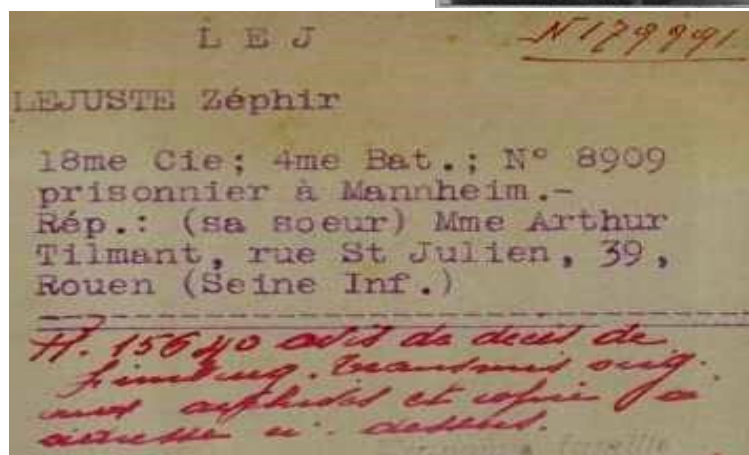
Le dernier mort de l'année 1916 est **Clément Derosiaux**. Chose étonnante, ce combattant décède à l'âge de soixante-six ans. Il a sans doute repris du service en 1914. Il est officier supérieur puisqu'il n'est pas moins que commandant d'Etat-major de la place de Maubeuge.

Ce fils d'un modeste cabaretier trépassé d'une maladie contractée en captivité, sans doute dans un camp de prisonniers en Allemagne. Il a certainement été capturé, avec 35000 hommes, à l'issue du siège de Maubeuge en septembre 1914. Son grade lui a valu l'honneur d'une convalescence en Suisse. C'est donc à Collonge-sur-Territet, près de Montreux qu'il meurt. Né à Aire-sur-la-Lys dans le Pas-de-Calais en 1850, pourquoi son nom est-il inscrit sur le monument de Recquignies ? Tout simplement parce qu'il a été élu maire de la commune entre 1908 et 1911.

1917 est une année terrible, mais le hasard a voulu qu'aucun Réchignien ne soit été tué par exemple dans les combats désastreux de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames. Aucun d'entre eux n'a donc connu les mutineries du printemps, signe du ras-le-bol de la guerre chez les soldats.

Deux hommes perdent la vie en 1917 : **Maurice Hannecart** et **Zéphir Lejuste**.

Le premier meurt à cause d'une tuberculose à l'hôpital de Brest le cinq mars 1917. Chose exceptionnelle, nous avons la chance d'avoir reçu une photographie de Maurice Hannecart. C'est un soldat du 22^{ème} régiment de dragons. Ce cavalier qui porte un uniforme prestigieux est né à Recquignies en 1890.



Le second, né à Colleret en 1869, est mobilisé dans le 4^{ème} régiment d'infanterie territoriale. Zéphir Lejuste est âgé de quarante-cinq ans en 1914. Il est garde-voie.

Nous supposons qu'il a été capturé dès 1914 pendant l'invasion. Il décède des suites d'une maladie contractée dans l'un des nombreux camps de prisonniers en Allemagne.

Il meurt à Moos près de Bühl dans le Land Bade-Wurtemberg. A trente-cinq km de Strasbourg et de l'Alsace en violet sur la carte, couleur du deuil. Sa sœur, réfugiée à Rouen, le recherchait par l'intermédiaire du Comité International de la Croix-Rouge (CICR).

<https://grandeguerre.icrc.org/fr>

L'année 1918 voit le retour des « tués à l'ennemi ». Cela s'explique par la dernière offensive allemande du printemps 1918 jusqu'aux portes de Paris (deux morts : Louis Barbry et Alfred Matagne) puis par la contre-offensive victorieuse des troupes françaises, britanniques et américaines (un mort : Hubert Royale).

Louis Barbry naît à Armentières en 1879. Il est médecin aide-major de 1^{ère} classe. Il est engagé dans l'ambulance 221, preuve du nombre immense des soldats à soigner. Il reçoit des blessures qui se révéleront mortelles le 13 mars 1918 dans l'Aisne à Trosly-Loire. Louis s'éteint à trente-neuf ans.

Alfred Matagne voit le jour à Trélon en 1893. Il tombe le 9 mai 1918, lui aussi dans l'Aisne. Ce soldat du 246^{ème} régiment d'artillerie est tué au combat à 1500 mètres du fameux moulin de Laffaux sur la route nationale 2. Alfred a vingt-cinq ans.

Comme Désiré Hiroux, un autre homme se suicide en juillet 1918. **Armand Laurent** trouve la mort dans les Vosges à Ramonchamps sans que l'on puisse connaître les raisons de son acte. Né à Limont-Fontaine en 1883, c'est un conducteur du service automobile rattaché au 8^{ème} escadron du train.

Plusieurs noms restent sans réponse après notre enquête. Nous n'avons pas trouvé l'acte de décès de **Léon Dewelle**, de **René Doumont**, ni celui de **Romain Valentin**. L'hypothèse que nous faisons pour l'instant est qu'il s'agit d'hommes belges, vivant et travaillant à Recquignies et incorporés en 1914 dans l'armée du pays voisin.

Pas de trace précise pour l'instant non plus de **Louis Roger**, dont nous avons trouvé soixante-et-un actes de décès homonymes, dont trois nés dans le Nord. Sans doute encore un soldat nordiste et ordinaire tué sur le front français en 1915 ou 1916.

Nous avons aussi recherché des natifs de Recquignies dont les noms ne sont pas inscrits sur le monument. En effet, leur parcours de vie les avait éloignés du village et ils habitaient ailleurs. Nous pouvons par exemple citer le cas d'**Arthur Stordeur**. Devenu adjudant-chef au 3^{ème} régiment de tirailleurs, il meurt pour la France dans la Somme en juillet 1918. Il est enterré dans la nécropole nationale de Maurepas. Son nom figure sur le monument aux morts de Boussois. La mémoire nationale se superpose donc à la mémoire locale. Citons aussi les noms de **Louis Colin** tombé en 1914 et honoré sur le monument de Colleret.

L'économie morale du souvenir : les monuments aux morts



Le deuil de masse, les corps disparus sur le champ de bataille, les cimetières militaires localisés sur le front, parfois loin des villages, contribuent à voir ériger des monuments collectifs au cœur des communes.



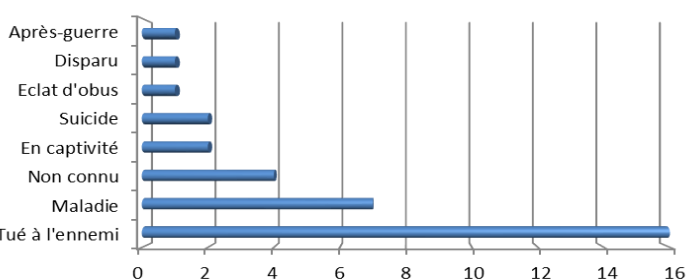
Rocq : une mémoire catholique devenue laïque ?

Du calvaire à la place des anciens combattants.

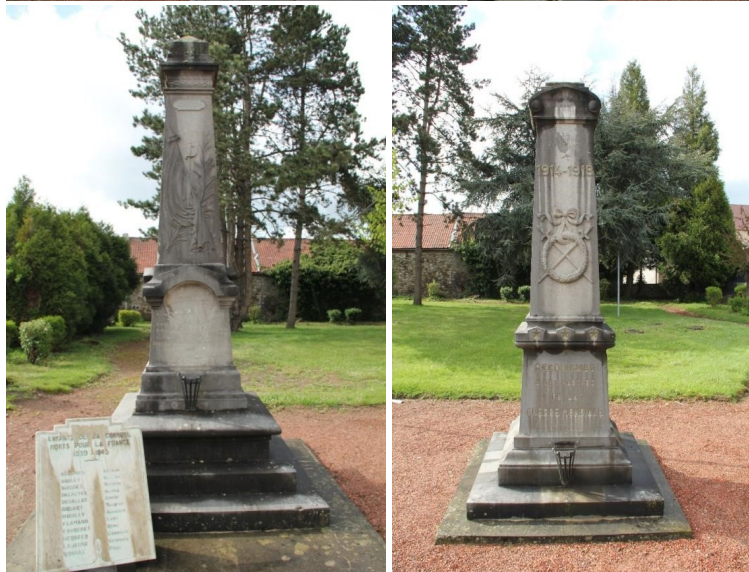


Photographie de M. Gérard Lepoint

Les différents types de mort



*Recquignies, deux monuments.
Des mémoires voisines entre place et église*



*La cohabitation de la mémoire combattante
et de la mémoire civile*

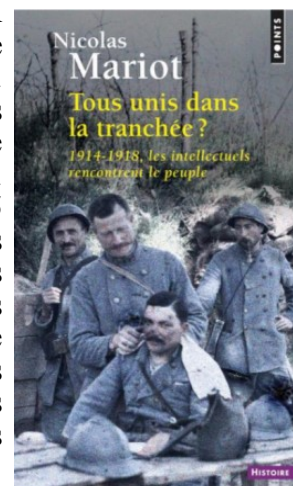
AUX MORTS DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918

Réutilisant le monument mémoriel de la guerre de 1870, construit en 1912, le flanc Est a permis d'inscrire dans la pierre trente-deux noms de civils devenus combattants. Trois autres noms sont gravés ensuite sur la face Nord. Un signe d'économie dans une région meurtrie et dévastée après 51 mois d'occupation : le monument de Boussois a coûté quinze mille francs, celui de Colleret douze mille. De toute façon, la mémoire des vingt-six civils fusillés, tués dans les bombardements ou comme boucliers humains en septembre 1914 appelle à construire un monument distinct. Signe aussi d'unité symbolique dans la mémoire des combattants tombés lors des différentes guerres. Au total, trente-cinq noms, le plus souvent morts pour la France. Plus de 85% d'entre eux ont combattu alors que Recquignies était occupé. Ils ont tenu pour leurs camarades, pour leur pays et pour libérer leur commune. La contrainte militaire a renforcé leur consentement à la guerre. En France, 93 mille hommes morts entre 1914 et 1919 n'ont pas obtenu la mention « Mort pour la France » sur un total de près de 1,4 million de morts.

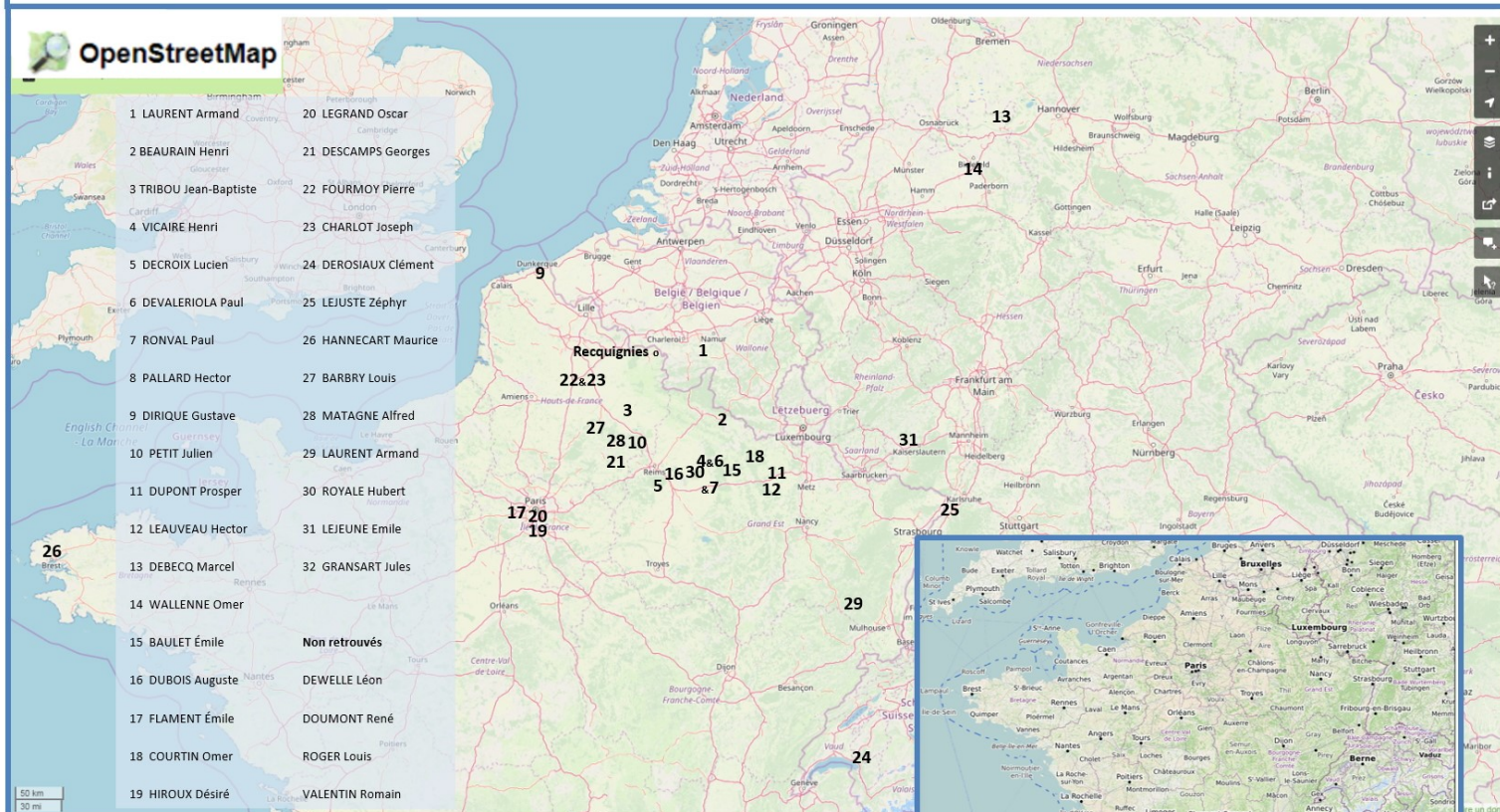


*Tous unis sur le monument.
Tous unis dans les tranchées ?*

L'historien Nicolas Mariot s'interroge sur la durée de l'Union sacrée de 1914. Il conclut que les différences sociales entre soldats et officiers perdurent sur le front. Les habitudes de vie, la formation intellectuelle et le goût de l'entre-soi des classes supérieures dont les officiers sont souvent issus se reproduisent au front. Par exemple le goût pour la lecture ou la conversation. A l'inverse, les soldats populaires des villes et des campagnes parlent parfois le patois. Ils n'ont pas le même rapport à la guerre en première ligne : fatalistes, ils donnent aux officiers l'impression de subir la guerre. A l'arrière-front, les soldats ne pratiquent pas les mêmes loisirs. Ils ne mangent pas les mêmes aliments, ni ne possèdent le même rapport à l'alcool que leurs chefs. De même un soldat touche 25 centimes par jour contre plusieurs francs pour un officier. Les classes sociales ne sont donc pas du tout abolies dans cette guerre patriotique. La reconstruction des années 1920 et la crise des années 1930 renforceront les inégalités sociales et économiques.

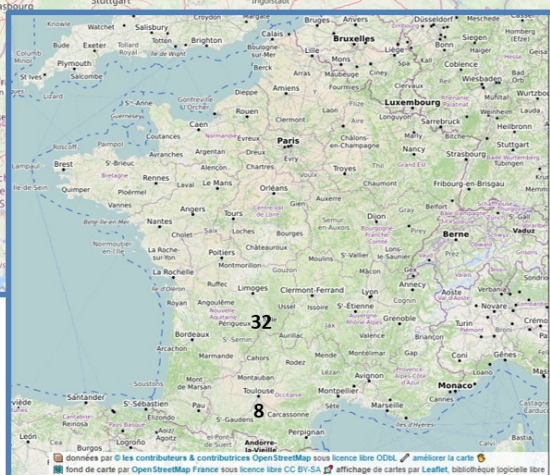


Les lieux de décès dessinent la géographie du front... et celle des camps de prisonniers de guerre en Allemagne



Recquignies, un village français dans la guerre	France	Recquignies
<i>Habitants en 1914</i>	42 000 000	1436
<i>Mobilisés</i>	8 300 000	210 ?*
<i>Morts</i>	1 400 000	35
<i>Blessés</i>	2 800 000	70 ?*
<i>Blessés deux fois</i>	1 400 000	35 ?*
<i>Blessés trois ou quatre fois</i>	100 000	2,5 ?*
<i>Blessés de la face (« Gueules cassées »)</i>	15 000	0,5 ?*
<i>Morts sur le champ de bataille</i>	86%	74%
<i>Morts de maladie ou en captivité</i>	14%	26%
<i>Pertes civiles</i>	40 000	26
<i>Veuves</i>	700 000	24 ?*
<i>Orphelins</i>	986 000	34 ?*

** Les chiffres accompagnés d'un point d'interrogation sont le résultat d'un simple calcul proportionnel à partir du nombre connu pour la France*



Des ressources en ligne pour mener une enquête historique

Mémoire des Hommes : les actes de décès de tous les combattants français

www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

Les registres matricules, conservés aux archives du Nord (et les autres départements)

https://archivesdepartementales.lenord.fr/?id=archives_online

Guerre 1914 - 1918. Fonds du ministère des Pensions : livre d'or des Morts pour la France - Département du Nord (1919-1935).

www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr
puis taper « Recquignies 1914 »

Les sites de généalogie donnent parfois de précieux renseignements quand le parcours d'un homme est difficile à tracer. Par exemple :

[www.geneanet.org/archives/relevés/search_etat_civil?](http://www.geneanet.org/archives/relevés/search_etat_civil?clef=dep_ed&ref=franpcf59recquign2)
[clef=dep_ed&ref=franpcf59recquign2](http://www.geneanet.org/archives/relevés/search_etat_civil?clef=dep_ed&ref=franpcf59recquign2)

►►► Jérôme Canny est originaire de Recquignies, a été élève à l'école du Centre (Place de Nice), et est aujourd'hui professeur d'histoire. Nous tenions vivement à le remercier pour les différents articles qu'il nous a transmis et qui ont pu être publiés dans notre bulletin.